

Recherche sur le shintō et éducation à l'heure de l'internet
第4回神道・日本文化研究国際シンポジウム「オンライン時代の神道研究と教育」
Kokugakuin daigaku, 18 septembre 2005.

「ベルナール・フランク教授のお札コレクション –
インターネットによる日仏研究協力の事例」

”La collection d'amulettes japonaises de Bernard Frank –
Un exemple de collaboration scientifique franco-japonaise possible grâce à
l'internet”

Jean-Michel Butel
Maître de conférences, Inalco, France.
フランス国立東洋言語文化研究所 (INALCO)
日本語文化学助教授
ビュテル ジャン=ミシェル

J'aimerais tout d'abord remercier l'institut Kokugakuin pour son aimable invitation, et tout particulièrement le professeur Inoue Nobutaka 井上順孝 et Melle Hirafuji Kikuko 平藤喜久子 de 国学院大学日本文化研究所. J'ai eu la chance de les rencontrer en France lors d'un séjour d'étude qu'ils effectuaient, j'ai été admiratif du dynamisme et de la conviction avec lesquels ils essayaient de se renseigner sur les études faites en Europe, je suis très heureux que cette première rencontre en France ait une suite grâce à eux. Je suis certain que leur projet pour monter un réseau de recherche sera couronné de succès et j'aimerais redire ici combien les jeunes chercheurs français sont intéressés par cette aventure et prêts à y participer.

J'aimerais vous présenter aujourd'hui le travail qui est effectué, en France et au Japon, autour de la collection d'o-fuda rassemblée par le professeur français Bernard Frank. Je crois que ce faisant il sera possible d'évoquer quelques éléments de réponse à la question posée par le thème de ce colloque. C'est autour de cette collection en effet que se construit, grâce aux nouveaux moyens informatiques, l'un des projets les plus ambitieux de la japonologie française actuelle. Du moins à ma connaissance. J'espère ne pas exagérer.

Mon exposé sera développé en 5 points :

- Je vous présenterai d'abord la collection d'amulettes de Bernard Frank, son histoire, le projet actuel et la mise en place d'une base de données en ligne.
- Je rappellerai ensuite ce qu'était l'intention du professeur Frank et me permettrai d'évoquer les doutes que l'on peut avoir à son sujet, et plus généralement la position de la recherche non japonaise, au moins française, face à la recherche menée au Japon.
- Je proposerai deux conditions pour que, à mon sens, ce projet soit viable.
- J'énumérerai rapidement ce que l'Internet peut permettre dans ce cadre.
- Je vous présenterai un peu plus en détails la base de données que nous sommes en train de construire et ce que nous souhaitons qu'elle soit, pour la recherche et pour le grand public.

I. La collection d'amulettes japonaises rassemblée par Bernard Frank

J'irai ici assez vite car je crois que cette collection est déjà bien connue par les chercheurs de votre institut. Elle a d'ailleurs fait l'objet de 2 présentations en japonais par le chef de l'équipe française responsable de ce projet, Joseph Kyburz, l'une sous le titre « Le charme japonais en Europe » (ヨーロッパに来ている日本のお札 — その三つのコレクション), prononcée ici même je crois, en 2004, l'autre publiée en mars 2005 par le Shiryōhensanjo et intitulée « Japanese Historical Documents and Foreign Collections »ⁱ.

Si les premiers o-fuda arrivent en Europe au milieu de l'époque d'Edo, c'est de manière isolée, comme objets de curiosité, sans qu'il y ait volonté de créer une véritable collectionⁱⁱ. La première collection digne de ce nom est due à la collaboration de trois grands noms du début Meiji. Rassemblée en quelque seize années par Basil Hall Chamberlain, à la demande semble-t-il de l'anthropologue Edward B. Tylor, pour le Pitt-Rivers Museum de l'Université d'Oxford où celui-ci enseignait, elle doit une partie importante de ses specimens aux pèlerinages de Lafcadio Hearn (Koizumi Yakumo) dans les différents temples et sanctuaires du Japon. Elle comprend 400 pièces, toujours accueillies aujourd'hui au Pitt-Rivers Museumⁱⁱⁱ.

La seconde collection a été constituée par le chercheur français André Leroi-Gourhan, lors de son séjour au Japon de 1937 à 1939, pour le compte du musée d'ethnographie du Trocadéro à Paris. Elle contient 900 pièces, aujourd'hui au Musée d'ethnographie de la ville de Genève. On peut connaître les intentions de Leroi-Gourhan grâce à un texte important qui vient d'être publié en France^{iv}.

La troisième et dernière collection que nous connaissons est celle de Bernard Frank. Commencée en 1954, elle fut poursuivie, alimentée, complétée tout au long de sa vie, soit durant près de 40 ans. Elle rassemble près d'un millier de pièces, gardées dans de grandes boîtes en carton dans le bureau même de Bernard Frank, au Collège de France, à Paris, depuis que son épouse les a léguées à l'équipe de Frank.

2. Les caractéristiques de cette collection

Contrairement aux deux précédentes la collection de Frank est personnelle : elle n'a pas été faite pour un musée, à la demande d'un patron (sur fonds propres). Elle n'a pas non plus sollicité les services de professionnels (Chamberlain et Leroi-Gourhan se sont beaucoup fournis chez les antiquaires et autres revendeurs). Et pourtant c'est sans doute la plus construite, car elle a été pensée pour former un ensemble. Elle relève de l'expérience physique d'un homme, accumulant les traces de ses passages dans plus de 2000 temples ou sanctuaires dans tout le Japon^v, et d'un projet intellectuel précis, relevant d'une tradition que l'on pourrait dire bien française d'ailleurs. Parvenir à proposer grâce à un média populaire la totalité de ce qu'est la religion au Japon, ou pour le dire avec des mots plus précis, dresser « le panthéon complet du ciel japonais » (Kyburz)^{vi}. La finalité de la collection était de reconstituer, image après image, la multitude des dieux et divinités qui ont peuplé l'imaginaire japonais, d'assembler pièce par pièce cette immense panthéon auquel des dizaines de milliers de temples et de sanctuaires sont consacrés à travers le pays^{vii}.

Ceux qui connaissent un peu la japonologie française comprendront tout de suite que ce projet est dans la droite file de celui d'Emile Guimet : l'établissement du panthéon bouddhique japonais grâce à la collection de très nombreux spécimens (700) de la statuaire bouddhique japonaise.

Le projet se comprend dans cette pensée universaliste, désireuse de synthèses encyclopédiques, qui caractérise la France depuis le XVIIIe s et les lumières. Tout en étant

extrêmement admiratif de cette ambition, je dois cependant avouer quelques doutes, sans doute plus contemporains, et que vous pardonneriez en les imputant à mon inexpérience et à ma position, celle d'un ethnologue-folkloriste centrant son travail sur ce qu'il a été convenu d'appeler le « shintō-folklorique » et non d'un historien des religions. En un mot : est-il possible de retracer un panthéon japonais, alors que les divinités changent de noms et de visages selon les interlocuteurs, et sont pour l'essentiel non connues par leur nom propre mais par le lieu auquel elles sont attachées ? Le mot même de panthéon (ensemble des divinités complémentaires) a-t-il un sens dans le contexte japonais ? Car si j'ai bien compris panthéon signifie ensemble des dieux d'une nation ou d'un peuple, mais c'est supposer, en l'utilisant, que l'addition des dieux vénérés un jour ou l'autre par une partie ou l'autre des Japonais constitue un ensemble, avec sa logique d'ensemble, sa hiérarchie, ses éléments qui s'organisent les uns en fonction des autres. Or ce n'est pas ma vision des phénomènes religieux au Japon.

Si le projet de Guimet peut encore s'admettre parce qu'il s'agit du bouddhisme, n'est-ce pas encore plus fou, ou plus naïf, de vouloir constituer un panthéon des phénomènes religieux japonais *dans leur totalité*, y compris de ce qui relève de la religion populaire ? Je dois préciser ici que le fait que le média choisi – les fuda – soit considéré comme populaire ne permet en rien d'avoir accès à la religion pratiquée par le commun des mortels : l'iconographie des fuda est, pour ce que j'en ai vu, issu d'une tradition esthétique et religieuse savante, même si elle apparaît comme simplifiée (par rapport aux statues de Guimet par exemple).

La difficulté qu'il y a à brosser le tableau des religions japonaises avec des images (en 2 dimensions comme ici ou en 3 comme chez Guimet) ressort bien d'ailleurs de la lecture du catalogue du musée Guimet tel qu'il a été organisé par Bernard Frank lui-même.

Historique rapide du musée. Présentation des catégories.

La collection du Musée a été réunie par Emile Guimet principalement lors de son voyage au Japon du 26-08 1876 à novembre 1876. En 9 semaines celui-ci a récolté 300 peintures, 600 sculptures, milles livres, la plupart des pièces datant des 18 et 19^e s. De retour en France, Guimet a poursuivi cette politique d'achats iconographiques menés systématiquement, pour prendre en compte toutes les sectes bouddhiques¹.

Qu'en moins de trois mois Guimet ait pu rassembler autant de trésors et de manière aussi cohérente prouve qu'il suivait un plan, même si celui-ci est peu connu. On se rend compte qu'il suit d'assez près l'ouvrage de Koffmann, *Pantheon von Japan*.

1832 : Siebold : *Nippon. Archiv für Beschreibung von Japan* (Mémoires pour servir à la description du Japon). La partie relative à la religion est publiée pour la première fois en 1851, sous le titre *Pantheon von Nippon*. Présentation critique par Hoffmann, savant disciple de Siebold, d'une importante somme iconographique japonaise des 17 et 18^e s., le *Butsuzō zui 仏像図彙* (*Répertoire illustré des images bouddhiques*).

Cette somme est l'héritière d'une tradition savante datant de plus d'un demi-millénaire, puisque la pratique de regrouper les êtres vénérés dans le bouddhisme en catégories hiérarchisées pour refléter l'organisation du monde de l'éveil est apportée au Japon de la Chine des Tang avec les doctrines ésotériques (密教 仏教). La montée en puissance d'autres courants bouddhiques accordant une moindre importance à l'iconographie (zen, terre pure) s'était traduite par un certain désintérêt pour ce genre de livres, mais à l'époque

¹ Premier musée fondé en 1889. 1968 première exposition organisée par Bernard Frank Le pouvoir politique (Jack Lang) prend conscience de l'intérêt de la collection.

Genroku on ressent le besoin de procéder à un recensement (Frank, catalogue : 19). Première version 1690 (Genroku 3) sous le titre plus complet de *Busshin reizō zui* (*Repertoire illustré des saintes images des bouddha et des dieux* ; ici shin =kami).

Réédition en 1783 (tenmei 3) sous le titre *Zōho shoshū butsumō zui* (*Répertoire illustré des images bouddhiques des diverses sectes, édition augmentée*). Les illustrations, assez simples, sont complètement refaites grâce au concours du peintre Tosa Hidenobu, qui rajoute par ailleurs 118 figures. Réimprimé régulièrement. Siebold et Koffmann utilisent sans doute l'édition de Kansei 8 (1796). La plus grande partie (bouddha) est reprise sans grand changement. Les illustrations peuvent toutefois être agrandies, ou même remplacées par d'autres, issues des manga de Hokusai par exemple (1814~).

Guimet organise un classement des êtres vénérés (*shoson*) en quatre catégories de base (*shishu burui*) : bouddha, bodhisatva, rois de science, les dieux, plus 2 autres catégories.

- Nyorai-bu : Shaka, Amida, Yakushi, Dainichi
- Bosatsu-bu : Miroku, Kannon, Monju, Fugen, Kokūzō, Jizō, sono ta
- Myōō-bu : Kujaku, Godai, Fudō, aizen, Ususama, Rokuji
- Tenbu : Bonten, Taishaku, Shitennō, Bishamon, Benzai, Daikoku, Hachidairyūō, Kishimōjin, Daishō Kangiten, Marishiten, Sankōten, Kuyō, Myōken bosatsu, Shōmen Kongō, Enma-ō, Datsueba, Ni-ō, Ida-ten, Daigenshuri bosatsu, Shichimen daimyōjin, Myōshō daimyōjin
- Gongen-bu : Hachiman, Uhō-dōji, Inari, Ebisu, Sanbō kōjin, Suijin, zaō gongen, Atago gongen, Konpira daigongen, Izuna gongen, Kurama tengu.
- Kōsō soshibu : rakan, Batabara bosatsu, Daruma, Fu-daishi, Jion-daishi, Shōtoku taishi, En no Gyōja, Chūjō hime, Dengyō/Saichō, Jigen/Tenkai, Kōbō/Kūkai, Kōgyō/Kakuban, Kūya shōnin, Hōnen Shōnin, Shinran shōnin, Nichiren shōnin, Seishō-kō

C'est cette typologie que nous conservons dans un premier temps pour classer les amulettes de Bernard Frank.

On constate que la place réservée au shintō est extrêmement mince. Le « pur-shintō » n'occupait dans le premier musée de Guimet qu'une seule vitrine, la première, où se trouvait disposés des livres et des objets rituels : torii miniatures, miroirs, gohei, instruments de musique. L'ensemble étant complété par des tableaux du peintre Felix Régamey, qui avait accompagné Guimet au Japon, et qui montraient des scènes des sanctuaires d'Ise.

Cela tient bien sûr au désir de Guimet et à la formation de Frank, mais aussi à la nature même du shintō, comme vous le savez. Nous rejoignons ici l'une des préoccupations de votre centre je pense : comment mettre en scène le shintō, en l'absence ou quasi absence d'objets de vénération singuliers, récupérables par l'histoire de l'art ? Ou encore, comment prouver sur le plan esthétique que le shintō fait bien partie des grandes religions de l'humanité.

Ainsi ce grand professeur que nous vénérons pour son savoir, et que nous respectons pour sa bonté, ferait montre d'une grande naïveté : naïveté que de considérer que le Japon constitue un ensemble, que les religions japonaises peuvent permettre de circonscrire (ou alors dont elles expriment l'essence); naïveté que de croire qu'on peut épuiser la diversité des formes japonaises au terme d'une vie de recherche. Le projet de Bernard Frank me paraît complètement décalé par rapport à la réalité japonaise. Ceci pourrait expliquer d'ailleurs

pourquoi il n'en existe aucun exemple au Japon même (ou, s'il existe une collection similaire à la sienne, je vous serais reconnaissant de bien vouloir m'en informer).

Ce décalage est je crois le propre de la plupart des chercheurs occidentaux : la question que nous posons à la culture japonaise (chez Frank : « quel est votre panthéon » ?) est inadéquate (car exogène), le cadre que nous retenons (« toute la religion ») de guingois par rapport à la réalité.

Pourquoi donc, dans ces conditions, continuons-nous le travail de Frank ? Est-ce seulement respect à un maître décédé ? Sentiment qu'en mettant nos pas dans ses pas nous continuerons à apprendre de lui ? Plaisir gratuit de poursuivre une oeuvre de création originale ?

La coopération des Centres de recherche japonais à ce projet, Shiryōhensanjo et Kokugakuin daigaku, nous permet de penser que la collection de Frank peut avoir un sens au delà de la seule histoire de la recherche française sur le Japon. Quel sens ? C'est aux chercheurs japonais de nous le dire. Je pense pour ma part qu'elle peut avoir un sens en respectant deux conditions : il faut qu'elle soit aussi précise que possible ; il faut qu'elle soit aussi exhaustive que possible, qu'elle convainque par le nombre inégalé de ses pièces. On peut alors, en respectant ces conditions, lui promettre deux utilités : être une source de référence ponctuelle pour un très petit nombre de chercheurs ; être un outil largement accessible au grand public et moins naïf que la moyenne des autres documents qui lui sont habituellement proposés. Nous allons voir que ces deux conditions et ces deux types d'utilisation sont justement possibles grâce aux nouveaux moyens informatiques.

Bernard Frank avait une connaissance de la religion japonaise en général et de l'iconographie bouddhique en particulier que nous n'avons bien sûr pas. Il avait d'autre part une vision de sa collection et des pièces récoltées que nous ne pouvons que très partiellement reconstituer à travers des notes éparées. Nous, chercheurs français, ne pourrions pas faire grand chose de cette collection sans l'aide de spécialistes indigènes, c'est à dire vous, les chercheurs japonais. L'immense travail d'identification des amulettes, de la divinité représentée, des inscriptions portées sur l'amulette, du lieu de provenance, bref tout ce qui va donner à la base de données sa précision, n'est pas effectuable en France. Il n'a été possible que grâce à la venue d'équipes japonaises sur place (ce fut le cas par deux fois je crois^{viii}), à la digitalisation de chaque amulette, ce qui permet ensuite le déchiffrement, au Japon, par une équipe nombreuse, parmi laquelle des doctorants je pense. Les résultats du travail effectué au Japon une fois portés sur la base Internet que nous avons établie, sont directement accessibles aux chercheurs français qui peuvent les intégrer à la connaissance qu'ils peuvent tirer des documents annexes de Frank.

Nous avons dit d'autre part que la collection de Frank n'a de sens que par le nombre d'amulettes recueillies, un millier, ce qui n'est qu'une goutte d'eau par rapport au nombre d'amulettes publiées au Japon, mais reste la plus grande collection en Occident (comment se place-t-elle par rapport aux collections japonaises ?). Qu'il nous semblait indispensable que la présentation du panthéon respecte la diversité que ce nombre révèle : toute réduction à une centaine d'amulettes « représentatives » par exemple perdrait la scientificité que la multiplicité des amulettes de Frank dévoile justement. Or aucun média classique ne permet de présenter mille objets tout en respectant les divers liens qui les unissent. Du simple fait du coût que cela implique, il n'est absolument pas possible de publier un livre avec mille photos, ni de penser à une exposition présentant mille objets. Cela n'aurait de toute façon aucun sens. Or Internet permet justement de stocker une masse d'information impressionnante pour un coût négligeable, de présenter toutes les amulettes de Frank sans effectuer de sélection, et sans se soucier de la taille des photos ou du nombre de caractères des notices explicatives.

D'autre part, mille amulettes ne sont pas toutes les amulettes. La base de Frank est donc forcément partielle, lacunaire. Il sera peut être possible progressivement de la compléter. Par exemple, avec les autres collections d'amulettes occidentales (et je sais que contacts ont déjà été pris en ce sens). La plasticité d'Internet permet bien sûr toutes les greffes.

Dernier point : l'utilisation de la base. Je crois pour ma part qu'il faudra que celle-ci soit largement ouverte, sans droit d'entrée ni copyright. Et qu'il nous faut concevoir des fiches qui permettent plusieurs niveaux de lecture. Une lecture très spécialisée bien sûr, pour les quelques chercheurs qui aimeraient travailler sur l'iconographie religieuse japonaise ; une lecture savante, pour les spécialistes du Japon ou les étudiants qui connaîtraient un peu moins bien le monde de la religion japonaise et qui viendraient y trouver des manières de dire, de traduire, confirmées par l'expérience ; une lecture curieuse, par toute personne qui aimerait s'informer sur les religions japonaises ; une lecture en forme de promenade, pour le plaisir des yeux.

Quand on regarde ce qui existe sur le shintō en langue française sur Internet, par exemple en tapant shintō dans un moteur de recherche, on est étonné du nombre de résultats, comme toujours, mais en même temps de l'homogénéité des données. Au total, 78300 pages. Beaucoup retenues par des fiches de sites commerciaux tels amazon ou des sites de musique. Quelques pages issues d'encyclopédies en ligne, mais également un grand nombre de pages personnelles. Rien (sauf erreur) écrit par des chercheurs reconnus au sein d'institution. Pourtant, et contrairement à ce que je pensais, peu de grosses bêtises. Ce qui est frappant c'est le niveau de connaissance proposé, qui reste extrêmement basique. Je n'ai rien trouvé qui ne soit pas de l'ordre de l' « introduction au shintō » (je parle des sites en français bien sûr). Il est étonnant de constater qu'internet ne permet pas de passer à une connaissance plus précise. La nécessité de pages qui ouvrent à une connaissance de type académique apparaît de manière évidente.

Je vais maintenant vous montrer ce que nous avons commencé à réaliser à partir des principes que j'ai énumérés ci dessus. Il ne s'agit pour l'instant que d'un brouillon, le plus gros du travail reste bien sûr à faire, et j'attends beaucoup de vos commentaires pour perfectionner notre cahier des charges.

Le site a été réalisé par Yves Cadot, doctorant à l'Inalco et travaillant comme professionnel dans le monde de l'informatique. Il a été pensé pour que les chercheurs japonais et français puissent l'utiliser afin de nourrir la base. Il nécessite d'importantes modifications pour en devenir un site tourné vers le public.

Voici le portail d'entrée.

A chaque amulette correspond une fiche comprenant les catégories suivantes. Celles-ci ne sont bien sûr pas forcément toutes renseignées.

Il est possible de consulter la base de trois façons différentes :

1/ En effectuant une recherche précise à partir d'un mot clef : nom de divinité, lieu de provenance de l'amulette, nom d'un temple ou d'un sanctuaire, tout mot utilisé dans la description du motif de l'amulette (nom du sceau *in*, de la position, de l'efficace), tout mot apparaissant

ⁱラウンドテーブル「前近代日本史・資料の国際的利用の課題」,前近代日本史料の構造と情報資源化の研究、東京大学史料編纂所、2005年3月：610-612.

ⁱⁱ La Table XXXVII de l'"Histoire du Japon" de Kaempfer (1727, parue en français en 1729) est une reproduction fidèle, et en taille réelle (455 x 310 mm) d'un osugata du Bodhisattva Kanzeon à 33 bras, mais

l'original (en possession de l'éditeur Hans Sloane) est, de l'aveu même de Scheuchzer qui en réalisa le calque, d'origine chinoise. Mais il y a aussi une gravure de Gozu tennō (ne serait-ce pas plutôt un Ganzan daishi ?) selon un dessin original de la main de Kaempfer qui représenterait l'image sur les amulettes qu'il avait vues collées aux portes et aux piliers des habitations japonaises (Table XXI, Fig. 10). Dans ce genre, on peut remonter au moins à Athanase Kircher (*China monumentis*, 1657) où est reproduite une gravure similaire.

ⁱⁱⁱ Le professeur érudit, tout en en pourvoyant le musée d'Oxford, ne semble pas avoir eu un intérêt particulier pour ces "accessoires de piété populaire et de superstition", comme il les appelait dans ses *Things Japanese*, sous l'article "Charms and Sacred Pictures" *Things Japanese – being notes on various subjects connected with Japan, for the use of travellers and others*. 5th ed. rev. London : John Murray/ Kelly & Walsh. Pp. 86-87. Au contraire, Hearn dit les avoir envoyés par boîtes entières à Chamberlain, qui y ajoutait ses propres commentaires et faisait ensuite parvenir le tout au directeur du musée d'Oxford. Voir Chamberlain, Basil Hall, *...encore est vive la souris* (Pensées et Réflexions). Lausanne : Payot, 1933. Cité par Kusuya 1986 : ... et Sakade 2004.

"From 1888 to 1908, Chamberlain acquired for the Museum everyday artefacts, musical instruments, kites and several hundred religious items, including a 'charm for the security of cattle' and two large funeral urns from the Ryukyu (Okinawa) Islands: the large and elaborately decorated one intended for the bones of the rich contrasting with the simple unglazed urn for the bones of the poor. Chamberlain also commissioned Revd J. Rousseau to make a collection from the Ainu, a minority people living on the Japanese island of Hokkaido, amongst whom he was working as a missionary" (www.prm.ox.ac.uk/japan). Le registre (accession book) du musée d'Oxford liste 1320 objets provenant de Chamberlain, dont la quasi-totalité lui fut achetée, sans que l'on en connaisse toutefois le prix.

^{iv} *André Leroi-Gourhan : Pages oubliées sur le Japon* – recueil posthume établi par Jean-François Fesbre. Grenoble : Million, 2004, où figure un important manuscrit intitulé "Formes populaires de l'art religieux au Japon" qui traite sur 90 pages exclusivement des genres "Éma" et "Omocha" (2004 : 277-377). Lorsqu'il rentrera à Paris en 1939, il rapporte au Trocadéro "700 objets" dont un dixième environ sont des ofuda. Mais Leroi-Gourhan s'intéressait aussi personnellement à ces "images populaires", puisque ses recherches à l'époque portaient sur l'iconologie de l'animal dans l'Asie septentrional. A ce titre il s'en était constitué une riche collection à son propre compte, tant et si bien qu'il pouvait proposer fin 1938 au musée Guimet "environ 300 gravures sur bois figurant les divinités de temples bouddhiques et shintoïstes (feuillettes vendues aux pèlerins) pour la plupart anciens et comprenant entre autres une série complète des 33 temples du Kansai et des 88 temples de Shikoku" (2004 : 67).

Comme Chamberlain, Leroi-Gourhan distingue selon leur provenance, bouddhiste ou shintoïste (2004 : 77) allant jusqu'à nommer les premiers O-fuda ("bois gravés bouddhiques") et les derniers O-mamori ("les mêmes shintoïstes")

^v Il est curieux de constater que de nombreux amoureux du Japon collectionnent ses amulettes, o-fuda comme o-mamori. C'est le cas de François Macé, que vous avez invité par deux fois à vos colloques (sans doute sur le modèle de Bernard Frank) par exemple. Moi-même, c'est spontanément que je me suis mis à collectionner les mamori de en-musubi. J'en possède peut-être 200 actuellement. Et je crois que les exemples seraient nombreux.

^{vi} Pour ce qu'en pensait Frank, cf. E-fuda no o-fuda – Images gravées des temples du Japon : Un essai de corpus raisonnée. Ms. de la communication faite au 5^e Colloque franco-japonais, 1988, 19p, traduction japonaise partielle in SAKAI Tadao, FUKUI Fumimasa, YAMADA Toshiaki éd.

『日本・中国の宗教文化の研究』、東京、平河、1991、pp. 3-25..

^{vii} Il faut évoquer ici les *Imagini de gli Dei dell' Antichi* (*Images des dieux des anciens*) publié à Venise en 1556 par Vincenzo Cartari et « qui visait à rassembler l'histoire et les représentations de l'ensemble des divinités vénérées en Grèce ou à Rome, y compris celles importées d'Orient et d'autres régions périphériques comme les pays des Celtes ou des Germains. L'année 1615 verra paraître à Padoue une édition augmentée d'une seconde partie, due à un certain Lorenzo Pignoria, où seront intégrés les dieux que l'Europe avait nouvellement découverts à la suite de ses grandes expéditions maritimes : dieux des Indes Occidentales » – c'est à dire de l'Amérique – et des « Indes Orientales », et, au premier chef parmi ces dernières, divinités du Japon ou du moins ce que l'auteur a pu en savoir. », Frank, Catalogue du musée Guimet, p. 15. Deux sortes d'images, les premières icône culturelles japonaises visibles en Occident : dessin faits d'après description et donnant l'impression d'œuvres chrétiennes abâtardies ; illustrations réalisées de visu d'après des sculptures ramenées par les missionnaires sans doute.

^{viii} 19-25 juin 2002 ; 18-25 septembre 2003